

NOTE DE LECTURE: MORTS OU VIF

19 novembre 1999

Jérôme Meizoz, chroniqueur à Domaine Public, publie un texte personnel, après plusieurs ouvrages universitaires. Une œuvre dense et forte.

Jusqu'à présent Jérôme Meizoz a signé des textes universitaires ou journalistiques. Avec *Morts ou vif* il crée une œuvre plus personnelle ; il franchit le pas qui sépare les lettres des textes à risque. Cet opus premier est une œuvre forte, réussie.

Le récit qui est fait de réflexions et de retours de mémoire s'ouvre sur un thème apparemment banal pour les Suisses romands, celui de leur vraie langue. Et tout d'abord quelle est leur langue « maternelle » ? Jérôme Meizoz intériorise cette interrogation qui l'a fait fréquenter Ramuz, Lovay, Chappaz. Dans sa famille valaisanne, le dialecte avait déjà disparu depuis deux générations. Il en subsistait comme partout des expressions, des sonorités et un vocabulaire qui ne figure pas dans le standard français ou, inversement, par peur d'être pris en défaut, une volonté chez quelques-uns de parler « distingué », de raffiner. Cette évolution linguistique, que Meizoz ne dramatise nullement mais qu'il accepte, se double d'une distance sociale. Il est, dans sa famille, le premier à être entouré de livres, à avoir accès à une langue qui n'est plus uniquement celle dont usent les siens : une langue de lettré. Aussi on est d'abord surpris, à tort car la référence est pertinente, que Meizoz nous renvoie à plusieurs reprises à Annie Ernaux. Si le changement de condition sociale est très ordinaire Ð celui qui a conduit tant de familles, en quelques générations, de la paysannerie à la petite bourgeoisie puis aux carrières universitaires Ð l'écrivain vit une autre mutation ; il n'acquiert pas simplement un autre métier, il n'exerce pas une profession plus élevée dans l'échelle sociale.

Il n'a pas simplement ajouté un vocabulaire technique et professionnel à la langue commune. Il est en rupture, il écrit une autre langue que la langue vernaculaire par laquelle communiquent les siens. Pour que la rupture soit sensible, il faut que la mutation entre les générations soit rapide. C'est le cas plus souvent qu'on ne l'imagine ; nous sommes encore à portée de mémoire d'une société qui n'était ni d'abondance, ni de consommation, notamment en Valais qui a fait une mue tardive.

La force du texte de Jérôme Meizoz, c'est de nous conduire, bien au-delà d'une réflexion-mémoire sur la langue maternelle, à l'évocation d'une société où les destins de la condition humaine (la maladie mortelle, l'accident fatal, le suicide) sont subis mais aussi ordonnancés par les femmes qui règlent les rites : elles qui nourrissent, elles qui se sacrifient, devant renoncer à un choix de vie personnel, elles qui habillent les morts ou rangent à jamais les habits ensanglantés. Dès lors le défi de l'écrivain, c'est de trouver les mots qui recréent ce qui n'est pas de l'ordre du langage. Donc de dépasser ceux du lettré, qui séparent, pour trouver ceux du style, en évitant les apprêts de la phrase balancée, ceux qui restituent et donc réconcilient.

André Gavillet